

Recherches psychanalytiques sur un cas de sainteté canonisée : Thérèse Martin (1873-1897). Dossier établi et présenté par Jacques Maître / *Psychanalytical Studies of a Case of Canonized Holiness: Thérèse Martin (1873-1897). Documents Collected and Presented by Jacques Maître*

In: Archives de sciences sociales des religions. N. 41, 1976. pp. 109-136.

Abstract

On the occasion of the centenary of the birth of Thérèse Martin many historical documents relating to her as important works have been published. The question of the psychological or sociological factors which influenced her personality is at the centre of heated controversies.

One of the main subjects of discussion among authors of recent works on Thérèse Martin is the relevancy of appealing to psychoanalytical interpretations. However certain essential elements of the dossier have been overlooked, notably two major articles of the British psychoanalyst I.F. Grant Duff on Thérèse Martin which were published respectively in the British Journal of Medical Psychology (1925) and in Imago (1930).

---

Citer ce document / Cite this document :

Grant-Duff Iseult F. Recherches psychanalytiques sur un cas de sainteté canonisée : Thérèse Martin (1873-1897). Dossier établi et présenté par Jacques Maître / *Psychanalytical Studies of a Case of Canonized Holiness: Thérèse Martin (1873-1897). Documents Collected and Presented by Jacques Maître*. In: Archives de sciences sociales des religions. N. 41, 1976. pp. 109-136.

doi : 10.3406/assr.1976.2089

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/assr\\_0335-5985\\_1976\\_num\\_41\\_1\\_2089](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/assr_0335-5985_1976_num_41_1_2089)

---

## RECHERCHES PSYCHANALYTIQUES SUR UN CAS DE SAINTETÉ CANONISÉE THÉRÈSE MARTIN (1873-1897)

*Documents pour un dossier  
sur les rapports entre idéologie et mystique*

*On the occasion of the centenary of the birth of Thérèse Martin many historical documents relating to her as important works have been published. The question of the psychological or sociological factors which influenced her personality is at the centre of heated controversies.*

*One of the main subjects of discussion among authors of recent works on Thérèse Martin is the relevancy of appealing to psychoanalytical interpretations. However certain essential elements of the dossier have been overlooked, notably two major articles of the British psychoanalyst I.F. Grant Duff on Thérèse Martin which were published respectively in the British Journal of Medical Psychology (1925) and in Imago (1930).*

*Jacques Maître presents here these two documents and their translation with a view to completing the dossier of the researches on the Thérèse Martin case.*

### PRÉSENTATION

Le centenaire de la naissance de Thérèse Martin (1873-1897), en religion Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, a été l'occasion de la publication de nombreuses pièces d'archives qui permettent maintenant une étude historique à partir des documents originaux (1), alors que

---

(1) Ces pièces sont réunies pour l'essentiel dans l' « Edition du centenaire », sous le titre général *Œuvres complètes*, Paris, Editions du Cerf-Desclée de Brouwer : *Correspondance générale*, t. I et II, 1972-1973; *Derniers entretiens*, 1971-1972; *Histoire d'une âme. Manuscrits autobiographiques*, 1972; *Poésie et écrits divers*, sous presse. « En prélude » à la parution de cette dernière tranche, les mêmes éditeurs ont publié *Mes Armes. Sainte Cécile*, 1975, et *Le Triomphe de l'humilité*, 1975, sous le titre général *Poésies et récréations pieuses*.

Il s'y ajoute les pièces du *Procès de béatification et canonisation* publiées à Rome par Teresianum; Zélie MARTIN, *Correspondance familiale*, Lisieux, Carmel, 1958, et divers recueils de textes analogues.

ceux-ci avaient été largement tronqués ou altérés dans les éditions antérieures de *L'Histoire d'une âme* (autobiographie de Thérèse), des lettres ou des poésies de Thérèse et des récits de témoins. Le centenaire a fourni également l'occasion de la rédaction de plusieurs ouvrages sur Thérèse. Une vaste polémique s'est élevée autour de la signification psychanalytique qu'on peut rechercher pour expliquer la vie spirituelle de la sainte.

Jean-François Six publie en 1972 *La Véritable enfance de Thérèse de Lisieux. Névrose et sainteté* (2). Il présente quelques interprétations analytiques, tout en déclarant : « L'auteur n'est aucunement psychanalyste et ne parlera pas, dans les pages qui suivent, en technicien de cette science. Et il ne peut que suggérer une interprétation » (3).

Parmi les polémiques que suscita cet ouvrage, on trouve des argumentations qui récusent la légitimité de la psychanalyse en un tel domaine et d'autres (ou parfois les mêmes) qui voient dans le travail de J.-F. Six une expertise validant au nom de la psychanalyse la spiritualité thérésienne.

Ainsi, René Laurentin, publiant *Thérèse de Lisieux. Mythes et réalité* (4) quelques mois après l'ouvrage précité, déclare : « Jean-François Six a soumis Thérèse à un examen psychanalytique. Elle en sort indemne » (5). Or, J.-F. Six n'a pas procédé à cet examen et n'y prétend pas. Sa méthode n'a d'ailleurs guère de rapport avec la démarche analytique : il cherche dans certains événements la cause éventuelle de telle disposition psychique chez Thérèse sans guère prêter attention au matériel qui se prête le mieux à l'expression de l'inconscient : rêves, productions imaginaires, actes manqués, associations, etc. Ou il utilise ce matériel avec des catégories peu analytiques, par exemple lorsqu'il écrit : « On rêve dans la nuit ce que l'on craint dans l'obscur de soi-même » (6), à l'encontre de la théorie freudienne sur le rêve comme tentative de réalisation du désir.

R. Laurentin affirme péremptoirement : « Jean-François Six a réalisé, pour la première fois d'une façon attentive et constructive, une confrontation entre psychanalyse et mystique » (7). C'est là une affirmation gratuite. Non seulement on trouve de nombreux textes à ce sujet chez Freud et ses successeurs, mais Thérèse elle-même a fait l'objet d'interprétations psychanalytiques, notamment de la part de I.F. Grant Duff en 1925 et 1930 (8), Ernest Jones en 1925 (9), Pierre Mabille en 1937 (10) et, pour une part, Louis Gayral en 1959 (11). Je ne compte pas ici d'autres

(2) Paris, Ed. du Seuil.

(3) *Ibid.*, p. 29, n. 13.

(4) Paris, Beauchêne, 1972.

(5) *Ibid.*, p. 148.

(6) J.-F. SIX, *op. cit.*, p. 182.

(7) R. LAURENTIN, *op. cit.*, p. 151.

(8) Voir ci-après la traduction des articles de I.F. Grant Duff.

(9) Voir ci-après p. 135, note 27.

(10) *Thérèse de Lisieux*, Paris, José Corti.

(11) « Une maladie nerveuse dans l'enfance de Sainte Thérèse de Lisieux », *Carmel*, 1959, pp. 81-96. Cet article n'est pas exactement analytique; il se présente comme une expertise psychiatrique sur « l'étrange maladie » que fit Thérèse au tournant de son dixième anniversaire. Mais il propose un schéma explicatif apparenté à la clinique analytique du deuil chez l'enfant.

Cette clinique est présentée d'une façon saisissante par Ginette RAIMBAULT, *L'Enfant et la Mort*, Toulouse, Privat, 1975.

tentatives plus marginales, comme celle d'Etienne Robo en 1955 et 1957 (12).

Préparant un travail d'ensemble sur Thérèse comme cas de sainteté canonisée dans lequel on peut étudier les rapports entre idéologie et mystique, je veux présenter ici des documents relatifs aux interprétations psychanalytiques de ce cas émises dès avant la seconde guerre mondiale par Iseult F. Grant Duff, Ernest Jones et Pierre Mabile.

#### ISEULT F. GRANT DUFF (1887-1957)

I.F. Grant Duff se forma à la psychanalyse après la première guerre mondiale à la Brunswick Square Clinic; analysée par Edward Glover, puis par Hans Sachs (à Berlin), elle fut membre de la Société britannique de psychanalyse et prit sa retraite à la fin de la seconde guerre mondiale, après une activité psychanalytique consacrée notamment à l'interprétation de données littéraires.

Sa thèse sur Thérèse se situe principalement au niveau du conflit œdipien et se centre sur un fantasme fondamental qui aurait animé la vie de Thérèse : « *L'enfant dans les bras (l'utérus) de la mère rencontre son père, c'est-à-dire le pénis paternel, et a ainsi un rapport avec lui dans l'utérus maternel* » (13). Un élément de bissexualité et d'œdipe inversé s'y ajoute, portant Thérèse à se sentir rivale de son père dans le rapport à la mère : « *Je pensais que c'était un cas de bissexualité, une forte composante homosexuelle permettant facilement à Thérèse de trouver en sa mère une protection contre son père, et il semble probable que ses élans homosexuels aient trouvé des satisfactions dans cette situation, et aussi un secours contre elle* » (14). Notamment, Thérèse trouve une protection dans le rôle castrateur qu'elle attribue à sa mère à l'égard de son père.

#### Publications :

- « Die Beziehung Elisabeth-Essex; eine psychoanalytische Betrachtung », *Psychoanalytische Bewegung*, 1931.
- « A One-sided Sketch of Jonathan Swift », *Psychoanalytic Quarterly*, 1937.
- « A Psychoanalytical Study of a Phantasy of Ste Thérèse de l'Enfant Jésus », *British Journal of Medical Psychology*, 1925.
- Die Geschichte der Phantasie einer Heiligen » (trad. par Bornstein), *Imago*, 1930.
- « Schneewittchen. Versuch einer psychoanalytischen Deutung », *Imago*, 1934.
- « Sigmund Freud. The relation of the Poet to Day-dreaming » (traduction anglaise de « Der Dichter und das Phantasieren » (1908), *Collected Papers*, IV, 1925) (tr. française dans *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1971, pp. 69-81).

(12) *Two Portraits of St Teresa of Lisieux*, Westminster (Md), Newmann Pr., 2<sup>e</sup> éd., 1957.

(13) Cf. « Etude psychanalytique... », ci-dessous, p. 131.

(14) *Ibid.*, p. 135, note 27.

ERNEST JONES (1879-1958)

Président-fondateur de la Société britannique de psychanalyse, Ernest Jones présida pendant vingt-deux ans l'Association internationale de psychanalyse.

Parmi ses nombreuses publications on trouve, en traduction française notamment, les deux volumes d'*Essais de psychanalyse appliquée* (Paris, Payot, 1973), qui abordent de nombreux thèmes religieux, et les trois gros volumes consacrés à *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud* (Paris, P.U.F., 1958-1969), dont le troisième est consacré pour une grande part aux théories freudiennes de la religion.

La part d'E. Jones dans le débat sur Thérèse est précisée clairement à la fin de l'article publié par Iseult F. Grant Duff en 1925, après l'exposé du fantasme fondamental de Thérèse (être portée au père dans [les bras de] la mère) :

*« Le principal processus impliqué dans ce fantasme semble être une très complète identification avec la mère, ou même avec les organes génitaux de la mère. La valeur (économique) de ce fantasme est immense. Il permet à Thérèse d'avoir avec son père les relations incestueuses qu'elle désire, et en même temps il sert de formation réactionnelle contre le désir de mort à l'égard de la mère; mais le but du désir de mort est atteint, car la mère a cessé d'être une rivale jalouée et est devenue une intermédiaire utile. Il y a une ironie raffinée dans une phrase telle que « la Reine des Cieux veille sur la petite fleur », alors que la situation est : « Toi et moi » ou « ni toi, ni moi ». Si la jalousie de sa mère interdit à Thérèse d'avoir du plaisir avec son père, sa mère ne peut pas en avoir non plus; si, d'un autre côté, sa mère se livre à lui, Thérèse en reçoit le principal bénéfice à titre d'organe génital. Elle n'encourt cependant aucun blâme. Elle ne peut pas empêcher le fait que sa mère soit au ciel avec son père. Et ainsi, en vivant jusqu'au bout son fantasme elle obtenait une assez bonne solution de ses conflits » (15).*

PIERRE MABILLE (1904-1952)

Les polémiques récentes ont curieusement passé sous silence le livre que Pierre Mabile consacra à Thérèse en 1937, dans la séquence d'une série de travaux médicaux, psychologiques et anthropologiques.

Après une carrière de chirurgien des hôpitaux de Paris, Pierre Mabile occupa diverses fonctions à l'étranger, puis passa ses dernières années en France comme professeur à l'Ecole d'anthropologie. Il fut le secrétaire général fondateur de la Société de morphophysiologie humaine.

Pour Pierre Mabile, « la pièce majeure de l'échiquier affectif familial est constituée par la passion de Thérèse pour son père. Cet amour est partagé (...). Son attraction pour son père l'amène à rêver d'un époux idéal qui ne peut être rencontré dans la société si réduite qui l'entoure. Elle est conduite à se le représenter sous les traits du Christ. Vis-à-vis de ce mari céleste, elle conservera ses habitudes de petit enfant choyé (...). Toute la tribu des filles Martin entrera au cloître ! On transporte la famille au Carmel et on substitue au père réel l'image d'un père idéal, éternel qui

(15) *Ibid.*, p. 135.

de plus, tiendra le rôle d'époux. (...) Cette observation explique le succès prodigieux de Thérèse au sein des familles chrétiennes. A lire ses écrits, on constate que parfois aussi Jésus devient pour elle un enfant virtuel (...). De fiancée mystique, elle se sent un peu devenue la mère (...). [Thérèse] exalte un immense masochisme » (16).

Complémentairement, le sadisme de Thérèse se révèle dans le thème du sang et trouve son expression la plus violente à propos de sa passion maternelle à l'égard de Pranzini, condamné à mort pour assassinat (17). Par ailleurs, « la personne de Thérèse est un exemple tout à fait remarquable de la schizophrénie, non pas conduite à ses dernières extrémités de la démence précoce, mais réduite à un comportement psychologique anormal » (18).

La récente réédition du livre de P. Mabilie me dispense de m'étendre davantage sur sa thèse.

\*\*

Ci-dessous, je publie la traduction des deux articles d'I.F. Grant Duff, qui n'existent pas en version française, n'ont pas été repris depuis leur publication initiale et restent complètement ignorés dans les débats qui se développent autour du cas de Thérèse. Je donne d'abord la traduction du second article, où la pensée d'I.F. Grant Duff est exprimée dans une forme achevée. Mais je donne ensuite le premier article, pour permettre le repérage du cheminement suivi par l'auteur et notamment la part qui revient à E. Jones.

I.F. Grant Duff souligne elle-même l'importance des hypothèses formulées par E. Jones dans le débat devant la Société britannique de psychanalyse le 18 novembre 1925. E. Jones avait signalé l'identification de Thérèse aux organes génitaux de la mère : « *En réfléchissant à l'ensemble de la question, je vins à la conclusion que l'identification suggérée par Ernest Jones constituait un élément beaucoup plus important [que mon hypothèse personnelle], et il m'a aimablement autorisée à incorporer cette idée dans mon étude* » (19).

Lorsque I.F. Grant Duff rédigera une nouvelle version pour *Imago* en 1930, elle donnera une place centrale à l'hypothèse d'E. Jones, mais sans en mentionner l'origine, qui ne peut donc se repérer que dans l'article initial paru dans le *British Journal of Medical Psychology*.

Jacques MAÎTRE  
Groupe de Sociologie des Religions  
C.N.R.S.

(16) *Op. cit.*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Le Sagittaire, 1975, pp. 41-50.

(17) *Ibid.*, pp. 52-55.

(18) *Ibid.*, p. 60.

(19) Cf. « Etude psychanalytique... », ci-dessous, p. 135, note 27.

## « L'histoire du fantasma d'une sainte » [1]

L'objet de cette étude (1) est une jeune fille française dont la célébrité n'a cessé de croître, dans le monde catholique, depuis le début du siècle.

Thérèse-Françoise Martin est née le 2 janvier 1873. Ses parents appartenaient apparemment à la bonne bourgeoisie : ils étaient tous deux très pieux et présentaient des traits névrotiques. Les Martin eurent neuf enfants, dont quatre moururent en bas âge. Les cinq survivants étaient des filles. Marie, l'aînée, avait quatorze ans de plus que la dernière, Thérèse. La mère mourut alors que Thérèse avait quatre ans et demi. De ce fait, les deux sœurs aînées, Marie et Pauline, jouèrent le rôle de la mère auprès de Thérèse. Elles prirent entièrement en charge l'enfant avec beaucoup de tendresse et assurèrent même son instruction jusqu'à son admission à l'école du couvent [2]. En avance sur son âge au point de vue intellectuel, Thérèse était cependant — à cause de l'intensité des rapports affectifs avec les membres de sa famille — plutôt timide, peu habituée à jouer et donc sans amies. Elle passait chaque jour de longs moments avec son père, dont elle était de toute évidence la fille préférée. Il l'appelait habituellement « petite reine ». Elle, de son côté, lui était très attachée, de même qu'à ses sœurs. Elle raconte que son enfance a été très heureuse.

A l'âge de quatorze ans et demi elle décide d'entrer au Carmel de Lisieux, la ville où ils vivaient. Le père donna son consentement, mais à cause de son extrême jeunesse, la supérieure du couvent n'était pas d'accord. Thérèse s'adressa alors à l'évêque qui lui suggéra de faire un pèlerinage à Rome. Bien que cela lui eût été expressément interdit, elle osa solliciter personnellement du Pape l'autorisation nécessaire, et obtint finalement de pouvoir entrer au couvent à quinze ans et demi. Elle mourut tuberculeuse en septembre 1897 à vingt-six ans [3].

Carmélite, Thérèse s'est proposée de devenir sainte et de découvrir une « petite » voie vers la sainteté, si modeste que même les plus simples pourraient la suivre. A la demande de trois mères prieures [4] de son couvent, elle a écrit une autobiographie, où elle expose sa « petite » doctrine. Le livre [5] a paru peu de temps après sa mort et semble avoir eu un grand retentissement dans les milieux catholiques. On commença à la vénérer et à demander son secours.

Un débat s'ouvrit sur la question de savoir s'il n'y avait pas lieu de la canoniser. L'Eglise estima qu'elle avait été choisie par Dieu pour rappeler aux hommes « le chemin de l'enfance spirituelle » et que ses vertus étaient celles de la sainteté. Les miracles qu'elle faisait du ciel furent attestés par de nombreux témoins. Ainsi Thérèse fut-elle canonisée en 1925. C'est là un fait exceptionnel, puisque d'après une loi de l'Eglise catholique, la canonisation ne peut intervenir qu'après cent ans.

---

(1) Cette étude est une adaptation de « A Psychoanalytical Study of a Phantasy of Ste Thérèse de l'Enfant Jésus », paru dans *The British Journal of Medical Psychology*, vol. V, 4, 1925.

Toute l'autobiographie est intéressante du point de vue psychanalytique; mais ici je me propose simplement d'étudier un fantasme qui a été déterminant pour sa vie [6]. Son influence s'est exercée sur toute la vie de Thérèse; il a joué un rôle inconscient, mais important, dans sa décision de se faire religieuse et il l'a déterminée à négliger sa santé, ce qui a vraisemblablement hâté sa mort.

Au début de son livre, Thérèse cite, immédiatement l'un après l'autre, des fragments de deux lettres de sa mère. La première lettre n'est malheureusement pas datée [7], mais comme Thérèse la cite en premier lieu, on peut penser qu'elle a été écrite antérieurement; la deuxième lettre date de la fin de sa troisième année.

La première lettre dit (2) :

« Le bébé est un lutin sans pareil, qui vient me caresser en me souhaitant la mort ! » — « Oh ! que je voudrais bien que tu mourrais, ma pauvre petite mère ! » — On la gronde, mais elle s'excuse d'un air tout étonné en disant : « C'est pourtant pour que tu ailles au ciel, puisque tu dis qu'il faut mourir pour y aller ! » — Elle souhaite de même la mort à son père quand elle est dans ses excès d'amour.

Cette pauvre mignonne ne veut point me quitter; elle est continuellement près de moi et me suit avec bonheur, surtout au jardin. Quand je n'y suis pas, elle refuse d'y rester et pleure tant qu'on est obligé de la ramener. »

Dans le deuxième fragment on lit :

« J'allais atteindre ma troisième année [8], quand elle écrivait : ... La petite Thérèse me demandait l'autre jour si elle irait au ciel : « Oui, si tu es sage », lui ai-je répondu. — « Ah ! maman, reprit-elle alors, si je n'étais pas mignonne, j'irai donc en enfer ? Mais je sais bien ce que je ferais : je m'envolerais avec toi qui serais au ciel; puis tu me tiendrais bien fort dans tes bras. Comment le bon Dieu ferait-il pour me prendre ? » — J'ai vu dans son regard qu'elle était persuadée que le bon Dieu ne lui pouvait rien, si elle se cachait dans les bras de sa mère. »

Dans ces deux lettres apparaissent de façon évidente les vigoureux liens libidinaux qui rattachent Thérèse à ses deux parents et aussi l'ambivalence correspondante. Ces positions de la première enfance sont aussi le prototype de beaucoup de ses réactions ultérieures, dans lesquelles cependant l'hostilité est davantage larvée. L'idée qu'elle s'envolerait vers Dieu dans les bras de sa mère est justement le fantasme qui a gouverné sa vie. Le fantasme conscient s'arrête juste avant le lieu excitant de la rencontre avec Dieu.

Si nous cherchons à interpréter ce fantasme, dont on ne saurait méconnaître qu'il trouve son origine dans le complexe d'Œdipe, nous pouvons supposer que nous avons affaire à une variante du fantasme qui nous est bien connu par les analyses : rencontrer le pénis du père dans le corps de la mère et participer ainsi au coït avec le père. Dans d'autres formes du fantasme, l'idée qu'elle se trouve dans le sein de sa mère apparaît encore

---

(2) Toutes les citations de cette étude sont extraites de l'ouvrage *Geschichte einer Seele : Selbstbiographie der heiligen Theresia vom Kinde Jesu*, paru en 1928.

plus clairement. Ses représentations de la naissance sont étroitement liées à ce fantasme, et elle aimait tout particulièrement les fêtes qui célébraient — comme Noël — des naissances divines.

C'était aussi son désir d'être admise au couvent à la fête de Noël [9]. Le jour où elle prononça ses vœux définitifs — le jour des noces avec le Christ — était celui où l'on fête la naissance de la Vierge Marie; elle écrit :

« La Nativité de Marie ! quelle belle fête pour devenir l'épouse de Jésus ! C'était la petite sainte Vierge d'un jour qui présentait sa petite fleur au petit Jésus. »

Thérèse raconte que son souvenir enfantin le plus ancien est le suivant : elle entend parler de ce que Pauline va se faire religieuse. Pauline était la deuxième de ses sœurs aînées. Vu le climat intensément religieux dans lequel elle vivait, elle devait savoir de façon précise qu'une religieuse était quelqu'un qui s'en allait pour vivre dans une situation de parenté très étroite avec Dieu. Et aussitôt elle décida qu'elle serait elle aussi religieuse. « Ainsi ce fut son exemple », ajoute Thérèse, « qui m'attira dès l'âge de deux ans vers l'époux des vierges ». Pauline joue le rôle de la mère dans le fantasme et dirige celui-ci (le déplace) vers une relation sexuelle avec Dieu.

Pour comprendre l'arrière-plan de ce fantasme il convient de considérer de plus près les réactions de Thérèse devant la mort de sa mère. Quand celle-ci fut décédée, Thérèse la remplaça aussitôt :

« Le jour où la sainte Eglise bénit la dépouille mortelle de notre chère maman (...) nous étions réunies toutes les cinq, nous regardant avec tristesse. En nous voyant ainsi, notre bonne fut émue de compassion et se tournant vers Céline et vers moi : « Pauvres petites, nous dit-elle, vous n'avez plus de mère ! » — Alors Céline se jeta dans les bras de Marie en s'écriant : Eh bien ! c'est toi qui seras maman ! » Moi, toujours habituée à suivre Céline, j'aurais bien dû l'imiter dans une action si juste; mais je pensai que Pauline allait peut-être avoir du chagrin et se sentir délaissée, n'ayant pas de petite fille; alors je vous regardai avec tendresse, et cachant ma petite tête sur votre cœur, je dis à mon tour : « Pour moi, c'est Pauline qui sera maman ! » [10]

Ici nous avons affaire, encore une fois, à une attitude ambivalente par rapport à la mère; en effet, ce passage contient non seulement le choix d'une mère, mais aussi son rejet : « J'aurais dû imiter Céline ». Thérèse sent le besoin de justifier sa façon d'agir. Et cela se fait par le moyen d'une projection : « Pauline allait peut-être avoir du chagrin et se sentir délaissée »; ce qui signifie : « Thérèse va avoir du chagrin et se sentir délaissée, si elle n'est pas l'enfant unique ». Si l'on choisit Pauline comme mère, on aura une autre mère que Céline, ainsi Céline est éliminée en tant que rivale auprès de la mère, et Marie, l'image de la mère, aussi; mais, comme il faut une mère à Thérèse, premièrement parce que sans cela le sentiment de culpabilité serait trop fort, et deuxièmement parce qu'elle est fixée à une mère à cause de son fantasme, elle se doit de remplacer aussitôt la disparue. Ainsi pouvait-elle, en quelque sorte, se réconcilier avec son Sur-Moi, bien que la mère fût morte.

Ce mécanisme du rejet d'une mère et de son remplacement simultané, Thérèse l'a répété plus tard. On se souvient, dans la première lettre de la mère, combien l'enfant avait dû être absorbée par ses vœux de mort à

l'égard de sa mère. La haine inconsciente envers la mère et les sentiments de culpabilité qui en résultent se manifestent de la même manière dans le changement de caractère très marqué qu'elle montra après la mort de sa mère :

« Aussitôt la mort de maman (...) mon heureux caractère changea complètement. Moi, si vive, si expansive, je devins timide et douce, sensible à l'excès. »

Thérèse avait neuf ans et demi quand Pauline entra comme postulante au Carmel de Lisieux (octobre 1882). Après cet événement Thérèse fit une maladie hystérique grave, qui dura vraisemblablement plusieurs mois [11].

« Je disais au fond de mon cœur : Pauline est perdue pour moi ! Mon esprit se développa d'une façon si étonnante au sein de la souffrance, que je ne tardai pas à tomber gravement malade.

La maladie dont je fus atteinte venait certainement de la jalousie du démon, qui, furieux de cette première entrée au Carmel, voulait se venger sur moi du tort bien grand que ma famille devait lui faire dans l'avenir. Mais il ne savait pas que la Reine du Ciel veillait fidèlement sur sa petite fleur, qu'elle lui souriait d'en haut (...).

A la fin de cette année 1882, je fus prise d'un mal de tête continu, mais supportable, qui ne m'enpêcha pas de poursuivre mes études; ceci dura jusqu'à la fête de Pâques 1883. A cette époque, papa étant allé à Paris avec Marie et Léonie, il nous confia, Céline et moi, à mon oncle et à ma tante.

Un soir que je me trouvais seule avec mon oncle, il me parla de maman, des souvenirs du passé, avec une tendresse qui me toucha profondément et me fit pleurer. Ma sensibilité l'émut lui-même; il fut surpris de me voir à cet âge les sentiments que j'exprimais, et résolut de me procurer toutes sortes de distractions pendant les vacances [12].

Le bon Dieu en avait décidé autrement. Ce soir-là même, mon mal de tête devint d'une violence extrême, et je fus prise d'un tremblement étrange qui dura toute la nuit. Ma tante, comme une vraie mère, ne me quitta pas un instant; elle m'entoura pendant cette maladie de la plus tendre sollicitude, me prodigua les soins les plus dévoués, les plus délicats.

Comment dire la douleur de notre pauvre père, lorsqu'à son retour de Paris il me vit tombée dans cet état désespérant (...). Cependant, ma Mère, votre prise d'habit approchait, et l'on évitait d'en parler devant moi de peur de me faire de la peine; pensant bien que je n'y pourrais pas aller. Au fond du cœur, je croyais fermement que le bon Dieu m'accorderait la consolation de revoir, ce jour-là, ma chère Pauline. (...) Je savais que Jésus n'éprouverait pas sa fiancée par mon absence; elle qui déjà avait souffert de la maladie de sa petite fille. En effet, je pus embrasser ma mère chérie, m'asseoir sur ses genoux, me cacher sous son voile et recevoir ses douces caresses; (...) mais cette heure passa vite, et bientôt il me fallut monter dans la voiture qui m'emporta loin du Carmel ! (...) Le lendemain je fus reprise violemment et la maladie devint si grave que, suivant les calculs humains, je ne devais jamais guérir [13].

Je ne sais comment décrire un mal aussi étrange : je disais des choses que je ne pensais pas, j'en faisais d'autres comme y étant forcée malgré moi; presque toujours je paraissais en délire, et cependant je suis sûre de n'avoir pas été privée un seul instant de l'usage de ma raison. Souvent, je restais

évanouie pendant des heures et d'un évanouissement tel qu'il m'eût été impossible de faire le plus léger mouvement. Toutefois, au milieu de cette torpeur extraordinaire, j'entendais distinctement ce qui se disait autour de moi, même à voix basse, je me le rappelle encore [14].

Et quelles frayeurs le démon m'inspirait ! J'avais peur absolument de tout : mon lit me semblait entouré de précipices affreux ; certains clous, fixés au mur de la chambre, prenaient à mes yeux l'image terrifiante de gros doigts noirs carbonisés et me faisaient jeter des cris d'épouvante. Un jour, tandis que papa me regardait en silence, son chapeau qu'il tenait à la main se transforma tout à coup en je ne sais quelle forme horrible, et je manifestai une si grande frayeur que ce pauvre père partit en sanglotant (...) [15].

Marie ne me quittait pas, jamais elle ne témoignait d'ennui, malgré toute la peine que je lui donnais ; car je ne pouvais souffrir qu'elle s'éloignât de moi. (...) Ah ! mes chères petites sœurs, que je vous ai fait souffrir ! (...) Un jour je vis papa entrer dans ma chambre ; il paraissait très ému, et, s'avançant vers Marie, il lui donna plusieurs pièces d'or avec une expression de grande tristesse, la priant d'écrire à Paris pour demander une neuvaine de messes au sanctuaire de Notre-Dame-des-Victoires, afin d'obtenir la guérison de sa pauvre petite reine. Ah ! que je fus touchée en voyant sa foi et son amour ! [16]. Que j'aurais voulu me lever et lui dire que j'étais guérie ! Hélas ! mes désirs ne pouvaient faire un miracle, et il en fallait un bien grand pour me rendre la vie ! Oui, il fallait un grand miracle, et, ce miracle, Notre-Dame des Victoires le fit entièrement.

Un dimanche, pendant la neuvaine, Marie sortit dans le jardin me laissant avec Léonie qui lisait près de la fenêtre. Au bout de quelques minutes, je me mis à appeler presque tout bas : « Marie ! Marie ! » Léonie était habituée à m'entendre toujours gémir, ainsi n'y fit pas attention ; alors je criai bien haut et Marie vint à moi. Je la vis parfaitement entrer ; mais, hélas ! pour la première fois, je ne la reconnus pas. Je cherchais tout autour de moi, je plongeais dans le jardin un regard anxieux, et je recommençais à appeler : Marie ! Marie ! [17].

C'était une souffrance indicible que cette lutte forcée, inexplicable, et Marie souffrait peut-être plus encore que sa pauvre Thérèse ! Enfin, après de vains efforts pour se faire reconnaître, elle se tourna vers Léonie, lui dit un mot tout bas, et disparut pâle et tremblante.

Ma petite Léonie me porta bientôt près de la fenêtre ; alors je vis dans le jardin, sans reconnaître encore, Marie, qui marchait doucement, me tendant les bras, me souriant, et m'appelant de sa voix la plus tendre : « Thérèse, ma petite Thérèse ! » Cette dernière tentative n'ayant pas réussi davantage, ma sœur chérie s'agenouilla en pleurant au pied de mon lit, et, se tournant vers la Vierge bénie, elle l'implora avec la ferveur d'une mère qui demande, qui veut la vie de son enfant. Léonie et Céline l'imitèrent, et ce fut un cri de foi qui força la porte du ciel (...).

Tout à coup la statue s'anima ! La Vierge Marie devint belle. Son visage respirait une douceur, une bonté, une tendresse ineffable ; mais, ce qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme, ce fut son ravissant sourire ! Alors toutes mes peines s'évanouirent (...). Puis sans aucun effort je reconnus ma chère Marie ! [18]

Ah ! c'était bien à elle (...) que je devais cette grâce inexprimable du sourire de la sainte Vierge ! (...) Oui, la petite fleur allait renaître à la vie, un rayon lumineux de son doux soleil l'avait réchauffée et délivrée pour toujours de son cruel ennemi ! »

La description que fait Thérèse de sa maladie nous révèle son complexe d'Œdipe de façon merveilleusement claire. Toute la maladie montre cette même attitude par rapport aux parents que manifestaient déjà les deux lettres de la mère, et ramène de nouveau le fantasme habituel.

Les maux de tête commencent quand Pauline veut quitter la maison pour se marier au Christ. On se souvient que Pauline est la sœur qu'elle s'était choisie pour remplacer la mère. Les choses se présentent ainsi : si Pauline quitte la maison, dans l'inconscient de Thérèse le chemin vers le père se trouve libre. C'est pour se sortir d'un état de tentation insupportable que Thérèse veut à tout prix entrer au couvent avec Pauline. La mère éliminée, les vœux de la haine exaucés, ce sont maintenant les pulsions sexuelles dirigées vers le père qui demandent de façon pressante à être satisfaites. Pour échapper au conflit qui en résulte, Thérèse se réfugie dans la maladie hystérique. Celle-ci lui permet de réaliser à la fois la satisfaction interdite par son Sur-Moi et la punition exigée par lui.

Considérons la description de la maladie afin de l'analyser par rapport au fantasme qui nous intéresse. Au tout début de la maladie, Thérèse se trouve « au sein de la souffrance » [19], c'est-à-dire dans les bras de sa mère, et elle est attaquée par le diable. Mais le diable ne peut rien contre elle, puisque sa mère céleste veille sur elle. — « Ah, maman, si je n'étais pas mignonne j'irais donc en enfer ? Mais moi je sais bien ce que je ferais : je m'envolerais avec toi, qui serais au ciel. Puis tu me tiendrais bien fort dans tes bras. Comment le bon Dieu ferait-il pour me prendre ? — J'ai vu dans son regard qu'elle était persuadée que le bon Dieu ne lui pouvait rien, si elle se cachait dans les bras de sa mère. »

La phase aiguë de la maladie est précédée d'un entretien avec l'oncle qui lui parle de sa mère morte. Le père et les sœurs aînées sont absents. Thérèse est assise seule, le soir, avec son oncle et le dialogue en tête-à-tête a ravivé les désirs incestueux, l'hostilité envers la mère et le sentiment de culpabilité. Le résultat est qu'elle passe la nuit dans un état d'excitation sexuelle larvée qui oblige la tante à rester auprès d'elle. « Ma tante, comme une vraie mère, ne me quitta pas un instant. »

Cependant, même la présence de la mère (= tante) ne peut la libérer de la faute et de la punition, et son mal de tête s'aggrave.

Examinons de plus près la mise en scène du fantasme le jour de la prise d'habit de Pauline. Thérèse s'identifie à sa sœur et au fantasme de celle-ci sur les noces avec le Christ. Pauline doit l'aider à établir une relation sexuelle — non pas réelle, mais fantasmatique — avec le père (= Dieu). C'est pourquoi Thérèse doit être présente le jour de ses fiançailles imaginaires avec le Christ. Thérèse décrit ces événements douze à treize ans après qu'ils se sont produits. L'événement qu'elle se rappelle le mieux parmi tous ceux de ce jour-là est qu'elle s'est assise sur les genoux de Pauline, dont la fête de fiançailles venait de se terminer, et qu'elle s'est cachée sous son voile. C'est là une figuration tout à fait claire du fantasme selon lequel la mère et l'enfant sont devenus à nouveau une seule et même personne : l'enfant est de nouveau dans le sein de sa mère. Une fois cela accompli, une relation avec le père devient permise. Et encore : si Thérèse pouvait ne faire qu'un avec Pauline, alors elle jouirait aussi de la sécurité du couvent.

Malheureusement, tout cela ne correspond en rien à la réalité. Il n'est pas permis à Thérèse de rester au couvent. Le père bien-aimé est à la maison, la sœur (= mère) protectrice et haïe est partie, et Thérèse est seule avec le père (= Dieu). Sa maladie s'aggrave.

Alors le père, désespéré, s'adresse à la sainte Mère de Dieu. En prenant cette initiative il fait, inconsciemment, exactement ce qu'il fallait faire. L'enfant, qui vit à la maison au milieu de sa famille, demeure cependant comme séparée de celle-ci par l'écran de sa maladie. Alors le père s'adresse à la sainte Vierge — à la Mère — et la supplie de lui rendre son enfant. Le père se rapproche de la mère par amour pour son enfant. Il lui donne de l'argent (= semence) afin que l'enfant « renaisse » (comme le dit Thérèse). C'est-à-dire : le père a des rapports avec la mère pour l'amour de l'enfant; l'enfant doit être enfanté. La mère (= église) reçoit l'argent (= semence). Dans ce contexte Thérèse commence à parler de sa guérison, qu'elle attribue à Notre-Dame-des-Victoires.

Le processus de la guérison se rattache directement aux deux lettres citées plus haut. Thérèse ne peut voir Marie, ce qui signifie équivalement : Marie est morte. « Cette pauvre mignonne ne veut point me quitter (...). Quand je n'y suis pas [au jardin], elle refuse d'y rester et pleure tant qu'on est obligé de me la ramener. » « Oh, que je voudrais bien que tu mourrais, ma pauvre petite mère (...) c'est pourtant pour que tu ailles au ciel ! » Mais la mère, qui est au ciel, porte l'enfant au père. La guérison se produit pendant que ses sœurs prient pour Thérèse. La statue se comporte presque de la même façon que Marie. Marie tend les bras à Thérèse et sourit; la statue de la Marie céleste s'approche de Thérèse et sourit. Elle doit sa guérison à Marie, la sœur (et mère), et à Marie, la Mère céleste — c'est-à-dire la mère, qui est au ciel —, et c'est ainsi que « la petite fleur » allait « renaître (...) délivrée pour toujours de son cruel ennemi ». Autrefois déjà, enfant de trois ans, elle s'est tirée d'affaire avec un renversement. Dans la lettre de la mère on lit : « Elle était persuadée que le bon Dieu ne lui pouvait rien, si elle se cachait dans les bras de sa mère ». Or la mère la porte à Dieu.

Les souffrances des sœurs comblent bien entendu les penchants hostiles de Thérèse, ce pourquoi elle est si durement punie par son Sur-Moi, bien qu'au niveau conscient elle se juge innocente, vu qu'elle est souffrante et ne peut réagir.

Nous pouvons interpréter l'évanouissement de Thérèse, survenu au cours de sa maladie, comme la représentation à la fois de l'enfant dans le sein de sa mère et de la mère morte, immobile dans le cercueil. Elle représente l'état par lequel elle atteint le ciel. Bien des années plus tard, alors qu'elle veillait au chevet de sa prieure Mère Geneviève qui était sur le point de mourir, Thérèse tomba dans un état de torpeur immobile [20]. Elle ne se réveilla qu'à l'instant du trépas de la mère prieure. Ce trépas elle l'appelle « la naissance au ciel ».

« Le jour où cette vénérée Mère quitta l'exil pour la patrie, je reçus une grâce toute particulière. C'était la première fois que j'assistais à une mort; vraiment ce spectacle était ravissant ! Mais pendant les deux heures que je passai au pied du lit de la sainte mourante, une espèce d'insensibilité s'était emparée de moi; j'en éprouvais de la peine, lorsqu'au moment même de la naissance au ciel de notre Mère, ma disposition intérieure changea complètement. En un clin d'œil je me sentis remplie d'une joie et d'une ferveur indicibles, comme si l'âme bienheureuse de notre sainte Mère m'eût donné, à cet instant, une partie de la félicité dont elle jouissait déjà; car je suis bien persuadée qu'elle est allée droit au ciel. »

Ainsi dans son fantasme, Thérèse se voit participer à la rencontre (= coït) de la mère avec le père (= Dieu), au ciel.

Peu de temps après cette mort, Thérèse fait le rêve suivant :

« Cette sainte Mère (Geneviève) donnait à chacune de nous quelque chose qui lui avait appartenu. Quand vint mon tour, je croyais ne rien recevoir, car ses mains étaient vides. Me regardant alors avec tendresse, elle me dit par trois fois : « A vous, je laisse mon cœur. »

Les rêves auxquels Thérèse attachait assez d'importance pour les faire entrer dans son autobiographie sont au nombre de trois. Le premier date de son enfance et ne semble apparemment pas, d'après son contenu, avoir de rapport avec le fantasme qui nous intéresse ici [21]. Le deuxième rêve est celui exposé ci-dessus; enfin, il y a un troisième rêve qui semble être en relation à la fois avec le rêve ci-dessus et avec le sujet de notre étude. Il date vraisemblablement de la dernière année de vie de Thérèse [22].

« Le lendemain, 10 mai, aux premières lueurs de l'aurore, je me trouvais, pendant mon sommeil, dans un galerie où je me promenais seule avec notre Mère. Tout à coup, sans savoir comment elles étaient entrées, j'aperçus trois carmélites revêtues de leurs manteaux et grands voiles, et je compris qu'elles venaient du ciel. « Ah ! que je serais heureuse, pensai-je, de voir le visage d'une de ces carmélites ! » Comme si ma prière eût été entendue, la plus grande des saintes s'avança vers moi et je tombai à genoux. O bonheur ! elle leva son voile, ou plutôt le souleva et m'en couvrit.

Sans aucune hésitation, je reconnus la Vénérable Mère Anne de Jésus, fondatrice du Carmel en France. Son visage était beau, d'une beauté immatérielle; aucun rayon ne s'en échappait, et cependant, malgré le voile épais qui nous enveloppait toutes les deux, je voyais ce céleste visage éclairé d'une lumière ineffablement douce qu'il semblait produire de lui-même.

La sainte me combla de caresses et, me voyant si tendrement aimée, j'osai prononcer ces paroles : « O, ma Mère, je vous en supplie, dites-moi si le bon Dieu me laissera longtemps sur la terre ? Viendra-t-il bientôt me chercher ? » Elle sourit avec tendresse. — « Oui, bientôt... bientôt... Je vous le promets ». — « Ma mère, ajoutai-je, dites-moi encore si le bon Dieu ne me demande pas autre chose que mes pauvres petites actions et mes désirs; est-Il content de moi ? »

A ce moment, le visage de la Vénérable Mère resplendit d'un éclat nouveau, et son expression me parut incomparablement plus tendre. — « Le bon Dieu ne demande rien autre chose de vous, me dit-elle, Il est content, très content !... » Et me prenant la tête dans ses mains, elle me prodigua de telles caresses, qu'il me serait impossible d'en rendre la douceur [23]. Mon cœur était dans la joie, mais je me souvins de mes sœurs et je voulus demander quelques grâces pour elles... Hélas ! je m'éveillai ! »

Le caractère maternel du personnage dans le rêve est très évident. Elle est la plus grande des carmélites et pour ainsi dire la mère de toutes les carmélites de France. Thérèse l'interroge, comme elle interrogeait sa mère dans son fantasme intérieur, sur l'état de son âme et se donne une réponse apaisante. Elle a recours à la même symbolique du voile qu'elle a déjà employée lors de la prise d'habit de Pauline : elle est reçue et cachée sous le voile. La même interprétation s'impose dans les deux cas. Une remarque à propos de ce rêve est ainsi conçue :

« A mon réveil, je croyais (...) qu'il y a un ciel, et que ce ciel est peuplé d'âmes qui me chérissent et me regardent comme leur enfant. Cette impression reste dans mon cœur, d'autant plus douce que la Vénérable Mère Anne de Jésus m'avait été jusqu'alors, j'ose presque dire, indifférente » [24].

Le rêve assure à Thérèse que, malgré son « indifférence » (= hostilité) à l'égard de la mère, celle-ci se soucie d'elle. Ainsi Thérèse se console avec son ancien fantasme (et aussi, sans doute, avec d'autres enfouis dans le rêve).

Il est hors de doute que ce fantasme a exercé une influence importante sur le cours de sa vie. Après que Thérèse eut obtenu l'autorisation de son père pour son projet de devenir carmélite, il arriva ceci :

« S'approchant d'un mur peu élevé, il me montra de petites fleurs blanches, semblables à des lis en miniature; et, prenant une de ces fleurs il me la donna, m'expliquant avec quel soin le Seigneur l'avait fait éclore et conservée jusqu'à ce jour.

Je croyais écouter mon histoire, tant la ressemblance était frappante entre la petite Thérèse. Je reçus cette fleurette comme une relique; et je vis qu'en voulant la cueillir, papa avait enlevé toutes ses racines sans les briser : elle paraissait destinée à vivre encore dans une autre terre plus fertile. (...) Je collais ma petite fleur blanche sur une image de Notre-Dame-des-Victoires : la sainte Vierge lui sourit et le petit Jésus semble la tenir dans sa main. C'est là qu'elle est encore. »

La même trinité : une mère, qui tient l'enfant (= petite fleur) dans les bras et le porte au père (= Dieu = Jésus). Ici aussi il apparaît clairement que la mère reçoit l'enfant du père; et nous nous trouvons bien en présence de l'équivalence : enfant = pénis.

Pendant la nuit qui précéda ses vœux, elle eut un fantasme qu'elle décrit ainsi :

« Pendant la pieuse veille, ordinairement si douce, qui précède l'aurore du grand jour, ma vocation m'apparut tout à coup comme un rêve, une chimère; le démon — car c'était lui — m'inspirait l'assurance que la vie du Carmel ne me convenait aucunement, que je trompais les supérieurs en avançant dans une voie où je n'étais pas appelée. (...) Ah! comment dépeindre mes angoisses! Que faire dans une semblable perplexité? Je me décidai au meilleur parti : découvrir sans retard cette tentation à notre Maîtresse. Je la fis donc sortir du cœur; et, remplie de confusion, je lui avouai l'état de mon âme. Heureusement, elle vit plus clair que moi, se contenta de rire de ma confiance et me rassura complètement. »

Le nom qu'elle prit en religion est « Thérèse de l'Enfant Jésus ». Au cours d'un entretien avec la mère prieure, elle pensait justement qu'elle aurait bien voulu prendre ce nom quand la prieure le lui proposa. Cette coïncidence de son vœu avec la proposition de la prieure la remplit de joie. Elle tint ce hasard pour « une tendre attention de son petit Jésus bien-aimé ». En proposant ce nom, celle qui remplaçait la mère devenait la médiatrice entre Thérèse et le Christ. Dans le fantasme que nous analysons, la mère est la médiatrice entre Thérèse et Dieu. N'oublions pas non plus que la fondatrice de l'ordre féminin des carmélites déchaus-

sées, la grande sainte Thérèse, était sa sainte patronne. En prenant ce nom de « Thérèse de l'Enfant Jésus », elle gardait néanmoins son propre nom, elle restait l'enfant et devenait en même temps la mère. Par le symbole du nom, elle était tout ensemble l'enfant et la mère, c'est-à-dire l'enfant dans la mère.

Pour une jeune fille qui s'interdit de désirer la mort de la mère tout en ne quittant pas celle-ci d'une semelle, la vie du couvent doit être tout indiquée. En effet, on y trouve des mères et des mères à profusion. Pour Thérèse, cela était plus vrai que jamais, puisque Pauline et Marie étaient déjà religieuses au Carmel de Lisieux et que Céline y entra bientôt après. Le fait que les mères apprennent aux novices le chemin du ciel devait également satisfaire profondément Thérèse.

Au couvent elle avait également l'occasion d'extérioriser son ambivalence. Elle parle rarement avec ses sœurs bien-aimées et s'applique à rechercher la compagnie des religieuses qui lui sont désagréables. Elle se libère de son sentiment de culpabilité par le même procédé qu'elle a déjà employé le jour de l'enterrement de sa mère, quand elle choisit Pauline au lieu de Marie pour remplacer la défunte. Elle rejette une mère — ici, les sœurs consciemment aimées et inconsciemment haïes — et la remplace aussitôt par d'autres mères qui lui sont franchement désagréables, et envers lesquelles elle montre beaucoup d'affection, pour se les concilier et, du même coup, apaiser ses propres sentiments de culpabilité.

Tout au long de sa vie au couvent apparaît en filigrane le fantasme primitif de ses trois ans. Ainsi, elle dit une fois à la mère prieure : « Ma Mère, vous êtes la boussole que Jésus m'a donnée pour me conduire sûrement au rivage éternel ». En parlant d'elle-même, elle emploie toujours le terme « petit ». Elle se désigne le plus souvent comme « la petite fleur », mais aussi « le petit pinceau », « un petit jouet », « la petite victime ». Son « chemin » est un « petit chemin » ; il est le chemin de « l'enfance spirituelle ».

« Mon désir a toujours été de devenir sainte; (...) je puis, malgré ma petitesse, aspirer à la sainteté; mais je veux chercher le moyen d'aller au ciel par une petite voie bien droite, bien courte, une petite voie toute courte, une petite voie toute nouvelle. Nous sommes dans un siècle d'inventions : maintenant ce n'est plus la peine de gravir les marches d'un escalier; chez les riches, un ascenseur le remplace avantageusement, Moi, je voudrais aussi trouver un ascenseur pour m'élever jusqu'à Jésus; car je suis trop petite pour gravir le rude escalier de la perfection. »

Dans la description d'un état d'âme, Thérèse écrit :

« Alors dans l'excès de ma joie délirante, je me suis écriée : « O Jésus, mon amour ! ma vocation, enfin je l'ai trouvée ! ma vocation, c'est l'amour ! Oui, j'ai trouvé ma place au sein de l'Eglise et cette place, ô mon Dieu, c'est vous qui me l'avez donnée : dans le cœur de l'Eglise, ma Mère, je serai l'amour ! ... Ainsi je serai tout; ainsi mon rêve sera réalité ! »

Une anecdote amusante nous montre combien ce fantasme comblait son égocentrisme. La nouvelle du mariage d'une cousine, avec laquelle elle avait beaucoup joué dans son enfance, stimule ses désirs sexuels. Elle écrit :

« Remplie d'une ardeur nouvelle, je m'efforçais plus que jamais de plaire en toutes mes actions à l'Epoux céleste, au Roi des rois (...).Ayant vue la lettre de faire-part du mariage, je m'amusai à composer l'invitation suivante que je lus aux novices, pour leur faire remarquer ce qui m'avait tant frappée moi-même : combien la gloire des unions de la terre est peu de chose, comparée aux titres d'une épouse de Jésus :

LE DIEU TOUT-PUISSANT, Créateur du ciel et de la terre, souverain Dominateur du monde, et la Très Glorieuse Vierge Marie, Reine de la cour céleste, veulent bien vous faire part du mariage spirituel de leur auguste Fils, Jésus, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, avec la petite Thérèse Martin, maintenant Dame et Princesse des royaumes apportés en dot par son divin Epoux : L'Enfance de Jésus et sa Passion, d'où lui viennent ses titres de noblesse : DE L'ENFANT-JÉSUS ET DE LA SAINTE FACE.

N'ayant pu vous inviter à la fête des Noces qui a été célébrée sur la Montagne du Carmel, le 8 septembre 1890 — la cour céleste y étant seule admise —, vous êtes néanmoins priés de vous rendre au Retour de Noces qui aura lieu Demain, jour de l'Eternité, auquel jour, Jésus, Fils de Dieu, viendra sur les nuées du ciel, dans l'éclat de sa majesté, pour juger les vivants et les morts.

L'heure étant encore incertaine, vous êtes invités à vous tenir prêts et à veiller. »

Son père mourut en 1894, quand Thérèse avait vingt et un ans. Quelques années avant sa mort, dans un moment d'exaltation mystique, M. Martin s'était, dans une église dédiée à la Sainte Vierge, offert à Dieu comme « victime d'holocauste ». Un an après la mort du père, Thérèse s'offre aussi comme « victime d'holocauste à l'amour miséricordieux de Dieu ». Par ce moyen de l'identification elle remplit, en partie, le devoir que lui dicte le deuil et, en même temps, elle satisfait son besoin de punition et d'amour. Le père et la mère étant désormais réunis au ciel, on retrouve la situation d'autrefois, fondée sur la jalousie. Thérèse doit donc s'efforcer de réaliser son vieux fantasme. Elle doit désormais tout mettre en œuvre pour atteindre, elle aussi, le Ciel, et c'est ainsi que Thérèse se précipite dans la mort négligeant sa santé. Elle réussit à mourir vingt-sept mois après son « immolation ».

Le récit des derniers mois de sa vie n'est malheureusement pas de sa main, de sorte que nous sommes moins bien renseignés, pour cette période, sur le fantasme qui nous occupe. Une version, qui est annotée, témoigne également de son désir ardent d'aller au ciel :

Un jour, elle dit à la Mère Prieure :

« Ma Mère, je vous en prie, donnez-moi la permission de mourir (...). » Et comme cette permission était refusée : « Eh bien ! reprit-elle, je sais qu'en ce moment le bon Dieu désire tant une petite grappe de raisin, que personne ne veut lui offrir, qu'il va bien être obligé de venir la voler (...). Je prie seulement la Vierge Marie de rappeler à son Jésus le titre de Voleur (...), afin qu'il n'oublie pas de venir me voler. »

Pendant toute la durée de sa maladie, Thérèse s'adressa avec une dévotion particulière à la Sainte Vierge :

« Une nuit, elle supplia l'infirmière de jeter de l'eau bénite sur son lit, disant : « Le démon est autour de moi; je ne le vois pas, mais je le sens..., il me tourmente, il me tient avec une main de fer (...), il augmente mes maux afin que je me désespère... et je ne puis pas prier! Je puis seulement regarder la Sainte Vierge et dire : Jésus! »

Ses dernières paroles furent : « Mon Dieu, je t'aime ». Ensuite, elle ouvrit les yeux, les fixa sur un point au-dessus de la statue de la Mère de Dieu et mourut.

Il est intéressant de lire dans le rapport : « Sa conception surnaturelle des choses » fit qu'elle « s'estimait heureuse » de mourir dans les bras d'une autre prieure plutôt que dans les bras de sa sœur Pauline, « afin de pouvoir manifester encore davantage l'esprit de foi » ou, peut-être, pour rejeter à nouveau une mère et s'en choisir aussitôt une autre, puisque l'on sait qu'elle doit être portée jusqu'à Dieu par une mère.

Le mécanisme essentiel de ce fantasme semble être une identification très poussée avec la mère, ou même avec les organes génitaux de la mère. La valeur économique du fantasme est immense. A travers lui, Thérèse arrive à satisfaire ses désirs de l'inceste. En même temps, le fantasme fournit les éléments pour réagir contre le désir de voir mourir la mère, puisque Thérèse retient celle-ci et se cramponne à elle. C'est ce qu'elle faisait poussée par l'amour passionné de la première enfance, et de même dans sa neuvième année, pendant sa maladie, quand elle retenait de force sa sœur Marie. Cependant, le but du souhait de mort est atteint, puisqu'elle a des relations avec le père. Sa victoire est totale, puisque la mère n'est plus une rivale dangereuse, mais une assistante serviable. Une phrase comme « la Reine du Ciel veillait sur sa petite fleur » est imprégnée d'une ironie exquise, vu que la situation est la suivante : « Ou bien toi et moi, ou bien ni toi ni moi ». Si la jalousie de la mère doit empêcher Thérèse d'assouvir ses désirs avec le père, alors la mère doit elle-même renoncer à sa propre satisfaction; si, inversement, la mère cède à son désir, alors Thérèse en est la principale bénéficiaire. Et avec ça, elle est tout à fait innocente, car c'est la mère (et par là Thérèse) qui se donne au père.

Le fantasme semble devoir être rattaché au début du stade phallique, dans lequel le pénis du père est, pour la fillette, encore plus important que le père lui-même; certains aspects du fantasme montrent bien une identification : Thérèse = pénis du père, comme je l'ai fait remarquer plus haut à partir d'un exemple. Dans le fantasme on ne voit pas encore le désir d'avoir un enfant du père, bien que ce désir ne soit nullement absent chez Thérèse. En outre, le fantasme permet à Thérèse d'exprimer ses tendances homosexuelles.

Il y a, dans certaines figurations de ce fantasme, un clivage de l'image paternelle : tantôt il est le Diable et tantôt il redevient Dieu. Il est probable qu'il devient le Diable quand les pulsions sexuelles affleurent de trop près au niveau de la conscience. Mais quand le Moi se sent protégé par le Sur-Moi, qui, lui, s'enracine essentiellement dans une identification à la mère, et que les pulsions sexuelles se manifestent seulement dans une forme sublimée, alors le père devient Dieu, et le Moi a le droit de s'orienter vers lui.

I.F. GRANT DUFF

NOTES CRITIQUES

[1] La traduction que nous publions ici a été faite par Marie-Louis Letendre et révisée par mes soins sur le texte intitulé « Die Geschichte der Phantasie einer Heiligen », paru dans la revue de Sigmund Freud, *Imago*, 16, 1930, pp. 486-501.

Le travail de l'auteur semble avoir été réalisé presque uniquement à partir de l'*Histoire d'une Ame*, récit de forme autobiographique élaboré par Pauline Martin (en religion, Mère Agnès de Jésus), sœur aînée de Thérèse, sur la base de manuscrits rédigés par Thérèse au Carmel entre 1895 et 1897. La récente édition de ces manuscrits, sous le titre *Histoire d'une Ame. Manuscrits autobiographiques* (Ed. du Cerf-Desclée de Brouwer, 1972), caractérise ainsi la version qui était la seule connue à l'époque du travail mené par I.F. Grant Duff : « A partir des trois cahiers de sa petite sœur, Mère Marie-Agnès de Jésus avait su élaborer une biographie ordonnée, l'*Histoire d'une Ame*, avec un réel talent d'éditeur. A cet effet, elle avait eu recours à divers procédés :

— refonte du texte lui-même, par addition, retranchement, classement, sans parler de très nombreuses retouches de forme;

— distribution du texte thérésien en onze chapitres;

— adjonction d'une Préface évoquant les origines familiales et d'un chapitre XII retraçant la maladie et la mort;

— addition enfin de Prières, fragments de Lettres et choix de Poésies » (p. 347).

Pour éviter les distorsions de traduction, toutes les citations faites par I.F. Grant Duff sont reproduites ici d'après la version due à Pauline Martin : SŒUR THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, *Histoire d'une Ame. Ecrite par elle-même, 1873-1897* (sur l'édition de 1918, cote 8° Ln<sup>z</sup> 46148 F de la Bibliothèque Nationale).

Naturellement, ma propre recherche s'appuie sur les éditions critiques récentes des manuscrits de Thérèse et des témoignages la concernant. J'indiquerai ci-dessous en note certains écarts significatifs entre les manuscrits et la version utilisée par I.F.G.D.

[2] En réalité, l'établissement scolaire que fréquente Thérèse était indépendant du carmel. C'était le pensionnat de l'Abbaye, tenu par des bénédictines. Thérèse y fut demi-pensionnaire de l'âge de huit ans à treize ans, avec Céline. Quand celle-ci eut quitté la pension, Thérèse ne put supporter cette séparation; elle tomba malade et on la retira de l'Abbaye pour lui faire donner des leçons particulières.

[3] Erreur matérielle : Thérèse mourut à 24 ans, comme il ressort des dates données par l'auteur lui-même.

[4] En réalité, le texte original comprend quatre documents : 1) le « manuscrit A », rédigé sur l'ordre de Pauline, alors prieure du carmel; 2) Une « élévation à Jésus », datée du 8 septembre 1896; 3) Une lettre à sa sœur Marie (religieuse également au carmel), rédigée entre le 13 et le 16 septembre 1896; ces deux textes forment le « manuscrit B »; 4) Le « manuscrit C », dédié à la prieure qui avait succédé à Pauline.

[5] I.F.G.D. ne pouvait pas connaître l'écart existant entre les manuscrits de Thérèse et le texte publié comme « écrit par elle-même ».

[6] *Fantasme* (en allemand : *Phantasie*) : « Scénario imaginaire où le sujet est présent et qui figure, de façon plus ou moins déformée par les processus défensifs, l'accomplissement d'un désir et, en dernier ressort, d'un désir inconscient. Le fantasme se présente sous des modalités diverses : fantasmes conscients ou rêves diurnes, fantasmes inconscients tels que l'analyse les découvre comme structures sous-jacentes à un contenu manifeste, fantasmes originaires » (Jean LAPLANCHE et J.-B. PONTALIS, *Vocabulaire de la psychanalyse*, deuxième édition revue, Paris, P.U.F., 1968, p. 152).

[7] Elle est en fait du 5 décembre 1875; Thérèse avait donc deux ans et onze mois. Les mots « Mais elle s'excuse d'un air tout étonné en disant » sont substitués à « Elle dit ».

[8] Ces mots ne sont pas dans le manuscrit, mais la lettre est du 26 octobre 1876; Thérèse était en réalité vers la fin de sa quatrième année.

[9] Elle entrera en fait le jour de l'Annonciation, qui célèbre la conception de Jésus par l'action de Dieu sur Marie.

[10] Ce récit était adressé à Pauline, alors prieure du Carmel. Directement impliquée dans l'épisode Pauline a modifié le texte depuis « Moi » jusqu'à « mon tour ». Le manuscrit porte : « Moi, j'étais habituée à faire comme elle, cependant je me tournai vers vous ma Mère, et comme si déjà l'avenir avait déchiré son voile, je me jetai dans vos bras en m'écriant : « Eh bien ! moi, c'est Pauline qui sera Maman ! ».

Les altérations introduites par Pauline exprimaient sans doute aussi ses propres désirs. L'interprétation de Duff s'appuie ici sur un matériel qui vient de Pauline et non de Thérèse. Le manuscrit authentique pourrait suggérer une autre signification : il semble que le fantasme fondamental de Thérèse comportait un désir de fusion simultanément dans la fratrie et dans la mère; or, dans la fratrie, Céline est la plus proche de Thérèse (« Ma chère Céline, la petite compagne de mon enfance (...). Quoique de trois ans et demi plus jeune, il me semblait que nous étions du même âge. (...) Je ne pouvais pas rester sans Céline »). Peu avant ses quatre ans, Thérèse disait de Céline : « On est comme les deux petites poules (en réalité, un coq et une poule !), on ne peut pas se séparer », et Pauline a été de longue date surinvestie comme grande sœur (« J'étais bien fière de mes deux grandes sœurs, mais celle qui était mon idéal d'enfant, c'était Pauline »). Or, si Céline se choisit une autre mère que Pauline, la fusion dans la fratrie et la fusion dans la mère vont se superposer plus difficilement; Thérèse privilégie la seconde.

[11] Cette maladie dura cinq mois, débutant peu avant le dixième anniversaire de Thérèse.

[12] Au lieu du passage « Ma sensibilité (...) vacances », le manuscrit porte « Alors il me dit que j'avais trop de cœur, qu'il me fallait beaucoup de distraction et résolut avec ma tante de nous procurer du plaisir pendant les vacances de Pâques ».

[13] Dans le manuscrit, les mots « fiancée », « embrasser », « asseoir » et « genoux » sont soulignés. De plus, le départ en voiture est décrit ainsi : « (...) la voiture qui m'emporta bien loin de Pauline... bien loin de mon Carmel chéri ».

[14] Tout ce passage est très significativement altéré. Le texte original de Thérèse dit : « Je ne sais comment décrire une si étrange maladie, je suis persuadée maintenant qu'elle était l'œuvre du démon, mais longtemps après ma

guérison j'ai cru que j'avais fait exprès d'être malade et ce fut là un *vrai martyr* pour mon âme. (...) Il n'est pas suprenant que j'aie craint d'avoir paru malade sans l'être en effet, car je disais et je faisais des choses que je ne pensais pas, presque toujours je paraissais en délire, disant des paroles qui n'avaient pas de sens et cependant je suis sûre de n'avoir pas été privée un *seul instant* de l'*usage* de *ma raison* (...). Je paraissais souvent évanouie, ne faisant pas le plus léger mouvement, alors je me serais laissé faire tout ce qu'on aurait voulu, même tuer, pourtant j'entendais tout ce qui se disait autour de moi et je me rappelle de tout (...). Il m'est arrivé une fois d'être longtemps sans pouvoir ouvrir les yeux et de les ouvrir un instant pendant que je me trouvais seule... ». Pauline a gommé ce qui devait, à ses yeux, suggérer une simulation. Certains éléments qui manquaient à I.F.G.D. renforceraient l'interprétation que celle-ci développe : simulation du sommeil par l'enfant qui guette le secret des parents, passivité s'offrant aux sévices (« Je me serais laissé faire toute ce qu'on aurait voulu, même tuer »), etc.

[15] Tout cet alinéa est interpolé; la précision des détails permet de penser qu'il s'agit des souvenirs rapportés par l'entourage de Thérèse. En revanche, le texte original contient des détails intéressants. Le démon était impuissant à pénétrer jusqu'à l'âme et à l'esprit de Thérèse, et elle avait des phobies concernant ce qu'elle devait absorber : « Je crois que le démon avait reçu un pouvoir *extérieur* sur moi mais qu'il ne pouvait approcher de mon âme ni de mon esprit, si ce n'est pour m'inspirer des *frayeurs* très grandes de certaines choses, par exemple pour des remèdes très simples qu'on essayait en vain de me faire accepter ».

[16] Texte authentique : « La Foi et l'Amour de mon Roi chéri ! », ce qui corrobore l'hypothèse de I.F.G.D.

[17] Tout ce récit a été remanié largement par Pauline; en particulier, elle fait dire à Thérèse « Marie ! » là où le manuscrit porte : « Maman ! ». De même, toujours soucieuse d'éviter ce qui évoquait à ses yeux une dissimulation, elle altéra la phrase : « Enfin Marie revint, je la vis parfaitement entrer, mais je ne pouvais dire que je la reconnaissais ».

[18] A cet alinéa correspond dans le manuscrit un texte assez différent : « Tout à coup la Sainte Vierge me parut *belle*, si *belle* que jamais je n'avais vu rien de si beau, son visage respirait une bonté et une tendresse ineffable, mais ce qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme ce fut le *ravissant sourire de la Sainte Vierge*. Alors toutes mes peines s'évanouirent (...). Je vis Marie [sa sœur aînée] qui me regardait avec amour ».

[19] « An der Brust des Leidens » : littéralement : « A la mamelle de la souffrance ».

[20] Le texte de Thérèse semble indiquer plutôt une phase d'insensibilité affective qu'une immobilité ou une torpeur. En revanche, les expressions employées sont très significatives : « Ce spectacle était ravissant », etc. Thérèse allait avoir dix-neuf ans quelques jours plus tard.

[21] Il s'agit du rêve des diabolotins. I.F.G.D. manquait sans doute des données biographiques qui permettent de rattacher les fers à repasser fixés aux pieds des diabolotins et la lingerie où ceux-ci tentent de se cacher à la vie professionnelle de Zélie Martin, la mère de Thérèse, qui avait créé en 1853 une petite entreprise de dentelle au point d'Alençon et qui la fit marcher jusqu'à sa mort (1877). Les diabolotins se réfugient à l'*intérieur* de la lingerie et veulent échapper aux regards.

[22] Ce rêve est du 10 mai 1896; Thérèse a vingt-trois ans; et elle a déjà fait des hémoptysies et elle mourra seize mois plus tard.

[23] Parmi les altérations de ce récit, celles qui touchent cette phrase sont particulièrement marquées. Le manuscrit dit : « Après m'avoir encore caressée avec plus d'amour que ne l'a jamais fait pour son enfant la plus tendre des mères, je la vis s'éloigner... ».

[24] Le manuscrit dit : « La V<sup>bl</sup>e Mère *Anne de Jésus* m'avait été jusqu'alors *absolument indifférente* ».

J. M.

## « Etude psychanalytique d'un fantasme de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus » (1)

Le sujet de cette étude [1] est une jeune Française qui mourut en 1897, et fut canonisée cette année, vingt-sept ans seulement après sa mort. Son autobiographie (2) a été publiée il y a quelques années [2]. Elle l'avait rédigée pour la plus grande part à l'âge de vingt-deux ans, sur la demande de sa sœur Pauline (3), prieure du couvent où elle était religieuse [3].

L'ensemble de sa vie est très intéressant d'un point de vue psychanalytique, mais ici je me propose seulement de faire une brève étude d'un certain fantasme qui persista à travers sa vie, fut le principal facteur inconscient dans sa décision d'être religieuse et la conduisit à une certaine négligence au sujet de sa santé, ce qui a probablement hâté sa mort.

Ce fantasme est en rapport avec le complexe d'Œdipe. Thérèse-Françoise Martin était née le 2 janvier 1873 (4). Ses parents étaient tous deux intensément religieux et présentaient l'un et l'autre des symptômes névrotiques; le père eut à la fin de sa vie des troubles mentaux si graves qu'il dut passer trois ans dans une sorte d'asile.

Il y eut neuf enfants, dont quatre moururent en bas âge. Cinq filles survécurent. Marie, l'aînée, avait quatorze ans de plus que Thérèse, qui était la plus jeune [4].

Elle était âgée de quatre ans et demi quand sa mère mourut (5). L'image que nous en avons avant cet événement est celle d'une enfant gaie, nerveuse, précoce, très aimée. Après cela, elle fut hyper-sensible et larmoyante, jusqu'à ce qu'elle eut 13 ans, époque où elle dit qu'un petit miracle survint qui lui permit de combler cette faille dans son caractère (6). Malheureusement nous n'avons aucune information sur ce miracle sinon qu'il se situe après l'entrée de Marie chez les carmélites et qu'il eut lieu à Noël [5]. Nous verrons plus tard l'importance de ces deux facteurs. Elle passait une grande partie de son temps avec son père, et elle semble avoir été sa préférée. Il lui était très attaché. Il l'appelait couramment « Petite Reine ». En retour, elle était très attachée à son père et à ses sœurs. Ses deux sœurs les plus âgées furent très littéralement des mères de remplacement, veillant sur elle en toute circonstance avec une extrême affection. Elle fut instruite par elles jusqu'à son entrée dans une école conventuelle comme demi-pensionnaire (7). Elle était intellectuellement en avance sur son âge, mais en raison de ses fixations sur les différents membres de sa famille elle était timide et incapable de jouer. Elle déclare avoir eu une enfance très heureuse.

---

(1) Lue devant la Société britannique de psychanalyse le 18 novembre 1925.

(2) *La Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus*. Imprimerie Saint-Paul, Bar-le-Duc. Toutes les paginations données en référence se rapportent à cet ouvrage.

(3) P. V.

(4) P. XVII.

(5) P. XX.

(6) Pp. 26, 87 et sv.

(7) Pp. 45 et sv.

A quatorze ans et demi, elle décida d'entrer au carmel de Lisieux, où elles [ses sœurs aînées] vivaient (8). Son père y consentit, mais les autorités conventuelles refusèrent; une visite à l'évêque resta également infructueuse et fut suivie d'un pèlerinage à Rome, où elle demanda au pape lui-même de donner la permission nécessaire, et elle fut finalement admise à quinze ans et demi. Elle mourut neuf ans et demi plus tard de tuberculose, en septembre 1897.

Voici deux extraits très intéressants de lettres écrites par M<sup>me</sup> Martin, cités immédiatement l'un après l'autre (9). Malheureusement le premier n'est pas daté :

« Le bébé (...) la ramener. »

La seconde lettre fut écrite à l'époque où Thérèse allait juste avoir trois ans :

« La petite Thérèse (...) les bras de sa mère. »

Dans ces deux lettres apparaissent très clairement les vigoureux liens libidinaux aux parents des deux sexes, et aussi l'ambivalence des sentiments à leur égard. Il y a là un condensé de beaucoup de ses futures réactions, bien que l'hostilité soit par la suite mieux cachée. Le fantasme incomplet du vol vers Dieu dans les bras de sa mère fut le fantasme dominant de sa vie. Le fantasme conscient tel qu'il se présente à l'âge de trois ans s'arrête juste au point excitant de la rencontre avec Dieu. Il est trop excitant, et la censure doit être mise en jeu. L'interprétation est, je pense, que l'enfant dans les bras (l'utérus) de la mère rencontre son père, c'est-à-dire le penis paternel, et a ainsi un rapport avec lui dans l'utérus maternel. Elle peut paraître jeune pour un tel fantasme, mais elle était apparemment une enfant précoce sur le plan sexuel. Plus tard, nous trouvons l'idée de naissance intimement liée aux autres éléments dans ce fantasme, et les fêtes se rattachant à la nativité exerçaient une attraction particulière sur Thérèse.

Le petit miracle rapporté plus haut se situe à Noël. Elle souhaitait entrer au couvent à Noël. Le jour où elle prononça ses vœux définitifs (c'est-à-dire ses vœux de mariage) était la fête de la nativité de la Vierge. Elle écrit :

« La Nativité (...) Jésus. »

Le nom qu'elle prit à son entrée en religion fut « Thérèse de l'Enfant Jésus ». Elle parlait à la prieure et avait juste pensé qu'elle aimerait être appelée de ce nom, quand la prieure elle-même le proposa. Ce fait rend l'idée plus acceptable, conjointement avec cet autre fait qu'en prenant ce nom elle restait elle-même et pouvait tout à la fois s'identifier à la fondatrice de l'ordre; elle éprouva une grande joie devant cette proposition et considère l'événement comme une « délicate attention de son bien-aimé petit Jésus » (10). Ainsi la mère est un intermédiaire entre elle et Dieu comme dans le fantasme initial.

Une autre caractéristique de ces deux dernières histoires est l'importance de la mère, qui constitue une partie si frappante du vieux fantasme de Thérèse à trois ans.

Elle déclare que son plus ancien souvenir (11) est d'avoir entendu dire que Pauline, la seconde de ses sœurs aînées et la plus importante figure de sa vie après ses père et mère, deviendrait religieuse. L'atmosphère intensément religieuse

(8) Pp. 97 et sv.

(9) P. 10.

(10) P. 63.

(11) P. 13.

dans laquelle elle vivait ne lui laissait pas de doute sur le fait qu'une religieuse partait au loin et vivait dans une relation spéciale avec Dieu, et elle décida qu'elle aussi deviendrait religieuse. « C'est son exemple, ajoute-t-elle, qui dès l'âge de deux ans m'entraîna vers l'Epoux des Vierges ». Pauline joue le rôle de la mère, et l'entraîne (la porte) vers une relation sexuelle avec Dieu.

A la mort de sa mère, Thérèse la remplaça aussitôt :

« Le jour (...) sera maman ! »

Nous trouvons ici la suggestion qu'il s'agit non seulement du choix d'une mère, mais aussi du rejet d'une mère. « J'aurais bien dû imiter Céline. » Elle va faire quelque chose qui nécessite une excuse, elle passe par une projection : « Pauline se sentira délaissée », signifiant que Thérèse se sentira délaissée si elle n'est pas l'enfant unique. Céline est éliminée, ainsi que Marie, mais elle est aussitôt remplacée. Nous savons qu'une façon d'agir avec son désir de mort à l'égard de la mère était de ne jamais perdre celle-ci de vue. La description du changement complet qui se produit en elle après la mort de sa mère montre combien son sentiment de culpabilité était intense en connexion avec cette attitude (12).

Sa jalousie des activités sexuelles de sa mère et sa tentative pour y faire obstacle en la gardant tout près d'elle sont exemplifiées dans un épisode qui se rapporte à l'époque où elle attendait que Céline — la dernière des sœurs à devenir religieuse — la rejoigne au couvent. Elle écrit (13) :

« Il me restait alors un unique désir..., ce désir était l'entrée de Céline au couvent... Combien j'ai souffert en la sachant exposée à des dangers qui m'avaient été inconnus. Un jour qu'elle devait aller en soirée... je souffris plus que jamais à ce sujet. Je versai un torrent de larmes et priai notre Seigneur d'empêcher Céline de danser. »

Une prière qui fut exaucée, pour sa plus grande satisfaction.

Pauline fut reçue comme postulante au carmel de Lisieux en octobre 1882, alors que Thérèse avait neuf ans et demi. Cet événement fut suivi d'une grave maladie hystérique dont Thérèse souffrit durant plusieurs mois (14).

« Je disais (...) ennemi » [6].

Ce compte rendu de sa maladie nous rend son conflit œdipien extrêmement clair. Celui-ci se présente dans sa forme complète (15). L'attitude positive à l'égard de la mère est indiquée par la confection de couronnes pour la Vierge [7] et le rôle que joue la Vierge dans la guérison finale, bien que nous ne devions pas oublier ici la victoire remportée sur la mère en faisant jouer ce rôle à celle-ci; car l'hostilité à l'égard du père est exprimée assez directement. D'ordinaire, au fond, l'attitude positive est orientée vers le père et l'attitude négative vers la mère. Toute la maladie est une répétition des deux lettres citées plus haut.

Les maux de tête commencent lorsque Pauline part pour être mariée au Christ, elle qui, comme nous nous en souvenons, avait été choisie pour représenter

(12) P. 24.

(13) P. 170.

(14) Pp. 53 et sv.

(15) FREUD, *Das Ich und das Es*. [Publié en 1923. Reproduit dans *Gesammelte Werke*, XIII, pp. 237-289. Trad. française : « Le Moi et le Ça », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1970, pp. 177-234. - N.d.T.]

la mère après la mort de celle-ci et qui est interpellée comme Mère tout au long du livre. Thérèse écrit (16) :

« Maintenant je dois parler de la douloureuse épreuve qui vint briser mon cœur, lorsque Jésus me ravit de force ma très chère petite maman. Un jour j'avais dit à Pauline que je voudrais m'en aller avec elle dans un désert lointain; elle m'avait répondu que mon désir était le sien mais qu'elle attendrait que je sois plus âgée. » Thérèse prit au sérieux cette promesse irréalisable [8].

Cependant, Pauline partit au couvent (le désert, les cieux) sans elle et la déçut ainsi sur deux points. Premièrement, elle ne la prit pas avec elle et, secondement, elle partait pour avoir elle-même des rapports avec le père. Le résultat est sa maladie qui constitue une réparation pour cela, et accomplit les désirs incestueux à l'égard du père, et punit la mère (Pauline), et punit Thérèse elle-même, en définitive, à la fois pour l'une et l'autre faute.

Ensuite, si nous examinons le récit du début de la maladie, elle est au sein de la souffrance, c'est-à-dire dans les bras de sa mère, et en butte aux attaques du démon, qui ne peut pas lui faire du mal parce que la mère céleste veille sur elle.

La phase aiguë de la maladie est immédiatement précédée d'une conversation avec l'oncle au sujet de la mère défunte. Cette conversation en tête-à-tête a ravivé la culpabilité, l'hostilité et les désirs incestueux; il en résulte une nuit passée dans un orgasme camouflé, au cours de laquelle Thérèse garde sa tante tout près d'elle à ses petits soins, et il en résulte aussi un mal de tête croissant.

Dans la mise en scène des fiançailles, la figure du père (Christ) reste inaperçue mais n'est nullement la moins présente. Thérèse a été prise sur les genoux de Pauline et le voile qui la couvre complète la représentation de l'utérus. Le résultat de cette mise en scène de son fantasme est une exacerbation des symptômes. Le dénouement du drame dans la guérison constitue directement un retour aux deux lettres citées plus haut. Thérèse n'arrive pas à voir Marie, pensant qu'elle est morte. « Oh, comme je souhaite que vous mouriez, ma pauvre petite mère..., de sorte que vous puissiez aller au ciel. » Dans la guérison, après la phase consacrée à la mort, Thérèse regarde vers la « mère céleste », c'est-à-dire que la mère est maintenant au ciel et « la petite fleur est née à nouveau grâce à un rayon de son doux soleil » (le père).

L'argent donné pour les messes qui ont permis à Thérèse de renaître montre l'amour de son père pour elle. La mère est une prostituée avec laquelle le père a des rapports, à cause de l'enfant porté dans son utérus.

Il n'est pas nécessaire de s'étendre sur l'aspect de punition des sœurs qui constitue une part du bénéfice de la maladie : il est toujours mentionné en liaison avec les souffrances de Thérèse elle-même et il fait apparaître une identification. Pauline doit souffrir à cause de son mariage avec le Christ, car le diable est jaloux. Il s'agit d'une projection courante, mais le diable courroucé est le Dieu courroucé de son enfance, qui la terrifie avec son phallus. Ici, d'une certaine façon, apparaît l'envie du pénis. Son père se trouve ainsi rendu malheureux.

Dans le fantasme originel, la castration du père est exprimée par la place dévolue à la censure. Qu'est-ce que Dieu peut alors lui faire ? Pourvu que la Vierge veille sur elle, le diable ne peut pas lui nuire.

La torpeur dont elle parle en racontant sa maladie peut représenter la mère étendue immobile dans son cercueil et la mort qui l'emporte elle-même au ciel.

---

(16) P. 50.

Des années plus tard, alors qu'elle veillait au lit de mort de la mère supérieure du couvent (il ne s'agit pas de Pauline), elle éprouva une sorte de torpeur, et s'en réveilla au moment de la mort, qu'elle appelle une naissance dans le ciel. Elle-même relie cette mort à celle de sa propre mère (17).

« Le jour où (...) droit au ciel. »

Il ne fait aucun doute ici que ce fantasme a joué un grand rôle dans sa vocation; elle écrit (18) :

« Le bon maître l'a transplantée (Thérèse) sur la montagne du Carmel, dans le jardin choisi par la Vierge Marie. »

Sa dénomination préférée pour une religieuse est « épouse du Christ ».

« Ma vocation, je l'ai trouvée, c'est l'amour ! et cette place, ô mon Dieu, c'est Vous qui me l'avez donnée, dans le cœur de l'Eglise ma Mère, je serai l'amour... ainsi je serai tout » (19).

Ici nous trouvons que cette enfant, dans l'identification à l'utérus, si nous pouvons l'appeler ainsi, satisfait son extraordinaire narcissisme, dont voici un exemple amusant. Ses désirs libidinaux avaient été stimulés à l'annonce du mariage d'une cousine avec laquelle elle avait beaucoup joué dans son enfance. Elle dit que cela l'incita à faire plus que jamais pour plaire à son époux, « le roi des rois ». Elle était à cette époque chargée de former les novices et pour leur faire sentir la grandeur de leur destinée conjugale, elle écrivit la *lettre de faire part* [9] suivante (20) :

« Le Dieu tout-puissant (...) juger les vivants et les morts. »

Dans les dernières années de sa vie son masochisme s'accrut énormément. Deux ans avant sa mort elle s'offre elle-même comme « victime d'holocauste à l'amour divin » (21). Cette idée prend une grande place dans cette partie du livre et contribua à hâter sa mort. La veille du Vendredi Saint, dix-huit mois avant qu'elle ne meure, elle obtint la permission de veiller près du sépulcre du Christ jusqu'à minuit. Une telle situation devait inévitablement stimuler ses désirs incestueux, et une hémoptysie qui se produisit environ une heure plus tard fut accueillie avec joie comme l'annonce du départ pour aller rejoindre son « bien-aimé du ciel » (22). Le matin suivant, elle signala ce qui était arrivé, mais vu sous cet éclairage, et elle fut autorisée à poursuivre le jeûne. La nuit suivante il y eut une autre hémoptysie qu'elle considéra sous le même éclairage que la première, et aucune sorte de remède ne semble avoir été administré ni aucune attention ne paraît avoir été accordée à cette hémoptysie; bien que par la suite elle fut traitée pour une toux qu'elle avait contractée, elle semble avoir suivi la sévère règle du couvent aussi longtemps qu'il lui resta quelque possibilité de le faire. A la lecture du livre, on a l'impression que tout le couvent est identifié avec elle, et que son fantasme devient un fantasme collectif.

L'histoire des derniers mois de sa vie n'est malheureusement pas de sa main, de sorte que l'exposé des fantasmes sous-jacents à ses comportements est moins complet, mais nous avons une version de notre fantasme qui montre le masochisme croissant de cette dernière période (23).

---

(17) Pp. 25 et 163.

(18) P. 8.

(19) P. 258.

(20) P. 160.

(21) P. 176.

(22) P. 186.

(23) P. 291.

« Je sais que (...) me voler. »

Tout au long des derniers mois de sa vie elle manifesta une dévotion particulière à la Vierge. Un des derniers commentaires rapportés sur sa dernière maladie est (24) : « Le démon me tourmente, je ne puis pas prier, je puis seulement regarder la Sainte Vierge. »

Ses derniers mots furent : « Mon Dieu (...), je vous aime » (25).

Son dernier geste fut de lever les yeux vers un point situé au-dessus de la statue de la Vierge.

Il est intéressant de noter que « sa conception surnaturelle des choses fit qu'elle s'estimait heureuse de mourir dans les bras d'une autre prieure (et non de sa sœur) afin de pouvoir manifester encore davantage l'esprit de foi », ou plutôt de rejeter la mère tout en la gardant (26).

Le principal processus impliqué dans ce fanasme semble être une très complète identification avec la mère, ou même avec les organes génitaux de la mère (27). La valeur (économique) de ce fantasme est immense. Il permet à Thérèse d'avoir avec son père les relations incestueuses qu'elle désire, et en même temps il sert de formation réactionnelle contre le désir de mort à l'égard de la mère; mais le but du désir de mort est atteint, car la mère a cessé d'être une rivale jalouée et est devenue une intermédiaire utile. Il y a une ironie raffinée dans une phrase telle que « la Reine des Cieux veille sur la petite fleur », alors que la situation est : « Toi et moi » ou « ni toi, ni moi ». Si la jalousie de sa mère interdit à Thérèse d'avoir du plaisir avec son père, sa mère ne peut pas en avoir non plus; si, d'un autre côté, sa mère se livre à lui, Thérèse en reçoit le principal bénéfice à titre d'organe génital. Elle n'encourt cependant aucun blâme. Elle ne peut pas empêcher le fait que sa mère soit au ciel avec son père. Et ainsi, en vivant jusqu'au bout son fantasme elle obtenait une assez bonne solution de ses conflits.

I.F. GRANT DUFF

---

(24) P. 286.

(25) P. 306.

(26) P. 270.

(27) Cette interprétation fut proposée par Ernest Jones quand ce papier fut lu devant la Société britannique de psychanalyse. Quand je l'avais rédigé, je pensais que c'était un cas de bisexualité, une forte composante homosexuelle permettant facilement à Thérèse de trouver en sa mère une protection contre son père, et il semble probable que ses élans homosexuels aient trouvé des satisfactions dans cette situation, et aussi un secours contre elle; cependant, en réfléchissant à l'ensemble de la question, je vins à la conclusion que l'identification suggérée par Ernest Jones constituait un élément beaucoup plus important, et il m'a aimablement autorisée à incorporer cette idée dans mon étude.

## NOTES CRITIQUES

[1] Lue devant la Société britannique de psychanalyse six mois après la canonisation de Thérèse, cette communication fut reprise sous une forme remaniée dans l'article « A Psycho-analytical Study of a Phantasy of Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus », *British Journal of Medical Psychology*, V, 4, 1925, pp. 345-353. Nous remercions l'éditeur de cette revue, Cambridge University Press, de son aimable autorisation pour la publication de la présente traduction (établie par J. Maître, révisée par M.-L. Letendre).

Malheureusement, je n'ai pas pu accéder au texte même de la communication du 18 novembre 1925, qui n'a pas été conservée dans les archives de la Société britannique de psychanalyse.

[2] Parmi les nombreuses éditions de cet ouvrage, I.F.G.D. en a utilisé une éditée entre la béatification (29 avril 1923) de Thérèse et la communication faite à la Société britannique de psychanalyse (18 novembre 1925). Le texte de cette édition correspond à *La Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus. Histoire d'une âme écrite par elle-même*, Lisieux, Paris, Office central de la Bienheureuse Thérèse, 1923.

[3] Pour éviter des redites, je ne reproduirai pas, dans la traduction du présent article, les citations reprises par l'article paru dans *Imago*; je signalerai seulement les premiers et les derniers mots de chacune de ces citations. Celles qui n'ont pas été reprises sont données ici *in extenso*.

[4] Une fois encore, I.F.G.D. se trompe dans ses soustractions. Marie avait en réalité 12 ans et 10 mois à la naissance de Thérèse.

[5] Il s'agit évidemment de la « conversion » survenue à Noël 1886, par réaction à l'irritation que Louis Martin avait manifesté devant la puérité de Thérèse au sujet des cadeaux déposés dans les souliers devant la cheminée.

[6] I.F.G.D. omet ici, dans la citation, quelques phrases qu'elle insérera dans la version allemande ultérieure de son article. En revanche, elle reproduit deux phrases qui ne se retrouveront pas dans *Imago* : « Dieu fut glorifié par la résignation admirable de mon père, il le fut par celle de mes sœurs, de Marie surtout. Qu'elle a souffert à cause de moi ! » ; « Dans les moments où la souffrance était moins vive, je mettais ma joie à tresser des couronnes de pâquerettes et de myosotis pour la Vierge Marie. »

La première phrase se présente autrement dans le manuscrit authentique : « Il (Dieu) le fut (glorifié) en effet, par la résignation admirable de mon pauvre petit Père qui crut que « sa petite fille allait devenir folle ou bien qu'elle allait mourir ». Il le fut aussi par celle de Marie ! ... Ah ! qu'elle a souffert à cause de moi... »

La seconde phrase remplace le passage suivant : « Mon plaisir était de travailler pour Pauline, je lui faisais des petits ouvrages en papier bristol et ma plus grande occupation était de faire des couronnes de pâquerettes et de myosotis pour la Sainte Vierge (...). »

[7] Voir note précédente.

[8] Le texte authentique est un peu différent. Il porte, significativement : « (...) Je voudrais être solitaire, m'en aller avec elle dans un désert lointain, elle m'avait répondu que mon désir était le sien (...) ». Ainsi s'exprime une relation fusionnelle : être seule et être avec Pauline font tout un; le désir de Thérèse est le désir de Pauline. C'est elle-même qui gommara les termes les plus révélateurs de cette attitude chez Thérèse.

[9] En français dans le texte.

J. M.